

La nouvelle littérature  
145, rue Montmartre -  
9 Oct. 1969

LA BIENNALE DE

## Le procès de la peinture PARIS

Il serait vain, sinon malhonnête, de ne pas le reconnaître, la Biennale de Paris, réservée aux « jeunes artistes », accuse de plus en plus franchement un refus de la peinture ou de la sculpture, dans ses particularités, ses caractéristiques, et ses fonctions traditionnelles. Qu'il soit péruvien ou tchécoslovaque, belge ou argentin, anglais ou canadien (cinquante-deux pays sont présentés), l'artiste actuel qui n'a pas dépassé les trente-cinq ans se détache progressivement des formules esthétiques classiques pour aborder d'autres domaines : le spectacle, l'urbanisme, le poème en image, le cinéma, l'attitude, etc. Bref, il délaisse un art jugé trop étroit, trop ingrat, et aspire à de nouvelles possibilités que les techniques modernes lui offrent généreusement.

Après s'être libéré de la représentation immédiate et stricte de la réalité, la peinture s'est libérée de sa spécificité, et le peintre aujourd'hui c'est n'importe qui. N'importe qui, et il fait n'importe quoi. Dresser un palmarès des réussites émietées au long des cimaises, si souvent délaissées pour une occupation plus intégrale de l'espace, n'apporterait pas de preuves suffisantes au procès engagé contre la peinture.

Nul doute que toute une génération tourne le dos au chevalet et envisage l'art à partir de critères très différents, ce qui, a priori, n'est pas blâmable. Le seul vice de la Biennale de Paris est de mettre la peinture traditionnelle, ou du moins dans la spécificité du genre, en position d'infériorité, tous les autres genres gagnant progressivement sur elle.

Du « non-art » au cynétisme, des

travaux collectifs à l'attitude se dresse progressivement une nouvelle géographie esthétique, qui prend sa source aussi bien dans le Zen que dans Duchamp, dans le spectacle forain que dans la cybernétique. La réalité n'y apparaît que par hasard et l'homme ne s'y justifie pas dans son intégrité. La machine, les ambiances urbaines, les tourments collectifs y sont infiniment mieux exprimés. Mais jamais, sans doute, dans aucune période de l'histoire, l'art ne s'est fait aussi franchement l'instigateur d'une propagande de négation, se mettant en doute lui-même; au point que l'artiste aujourd'hui, dans un grand nombre de cas, se croit artiste à l'instant même où il déclare qu'il ne l'est pas. Aussi finissent-elles par être troublantes, ces œuvres picturales qui balbutient dans le grand dés-

ordre bruyant des formes qui bougent, s'agitent et se démènent, grâce à l'électricité.

Le Musée d'art moderne est momentanément transformé en une sorte de vaste labyrinthe provocateur qui semble vouloir créer un conditionnement érotique.

De Hair à l'art, et de l'art exposé ici aux magies électroniques déployées dans L'Odyssée de l'espace, il n'y a pas tellement de différence. D'ailleurs, le public est le lien de ces abcès de notre civilisation. Ici et là, c'est le même. Au point que, devant la grande indigence des œuvres présentées, ont fini par trouver que la grande attraction de la Biennale de Paris, c'est son public.

JEAN-JACQUES LEVEQUE

## Des pétards mouillés

Le grand cirque de la Biennale, cette année, ne s'est pas contenté de son chapiteau. Il a ouvert des annexes. Le musée Galliera lui est livré, où sont présentés une cinquantaine de jeunes artistes français ou étrangers mais travaillant à Paris. L'opportunité n'en paraît pourtant pas évidente, et la sélection qui nous est proposée est moins que convaincante. Il y aurait beaucoup à dire, si l'on pouvait gloser sur le vide. Mais comment retenir entre ses doigts ce qui n'existe pas ? Il est tout de même possible de faire une constatation : une fois de plus, d'ailleurs, car nous le savions déjà, cette Biennale des jeunes artistes ne l'est que de certains. Le champ de l'objectif à travers lequel les responsables prétendent fixer l'image de la production des moins de

trente-cinq ans est fort étroit, bien que le règlement assure que toutes les tendances doivent y être accueillies.

Est-ce à cela que nous devons la pauvreté désolante de cette sélection proposée par le musée Galliera ? Ou bien les jeunes n'ont-ils vraiment rien à dire ? Ceux qui sont ici, du moins. Il y a certainement de cela. En tout cas, si on avait voulu nous le faire croire, je ne pense pas qu'il était possible de mieux s'y prendre. Voilà un excellent certificat de carence en bonne et due forme.

Biennale de recherches, nous dit-on, cette manifestation doit être un immense laboratoire où se confrontent les expériences les plus audacieuses hors des chemins battus. Fort bien. Et cela, en somme, pourrait être fructueux.

On ne sait jamais. Parmi tant de sentiers essayés, l'un d'eux mènerait peut-être quelque part. Et cette jeunesse débridée, folle et sûre d'elle-même, est invitée à secouer le cocotier. Pourquoi pas ? Cela est nécessaire de temps à autre, et salutaire. Mais à condition, ensuite, de se montrer dignes de succéder aux anciens jetés bas. Or ici, à Galliera, où est l'audace et où le talent ? Où s'accrocher ? à quelle bouée, sur ce lac gonflé par une fausse tempête ? Rien n'est plus triste qu'un feu d'artifice dont les pétards, trop vieux, refusent de partir. Et ceux que l'on voudrait faire éclater ici datent parfois de plus d'un demi-siècle.

Il en est d'autres dont l'artificier manque vraiment par trop d'imagination. Car enfin, accrocher des ressorts à boudin à un bâti métallique et disposer des pédales qui les font se déclencher, afficher comme cible la photographie d'un homme nu et tirer dessus à la carabine, ranger par terre de petites boulettes de glaise, peindre sur d'immenses panneaux des carrés tricolores, coller des journaux sur les murs, répéter jusqu'à satiété des slogans politiques, où cela mène-t-il en définitive ? Il n'y a même plus là la bonne santé de la provocation.

Les salles du musée sont tristes, tristes comme les chambres d'hôpitaux au petit jour, à l'heure où sur la face exsangue des grands malades passe l'angoisse de la mort. Et quand, par hasard, à force de chercher, nous rencontrons un visage où paraît la santé, nous nous demandons par quel miracle il se trouve ici. Nous croyons à un mirage dans ce désert. Et puis l'incorrection, le sangêne des jeunes visiteurs, leur laisser-aller accusent l'impression que quelque chose s'achève.

JEAN DALEVEZE